

Dans la bonne ville de Santa Clara, celle qui produit le meilleur rhum du pays, personne n'est au courant de la révolution que le dictateur Alvaro Benitez a menée il y a une vingtaine d'années. L'intrusion des troupes armées révolutionnaires vont bousculer les habitudes du village: il va falloir rebaptiser les rues, changer les portraits de l'ancien dictateur, apprendre l'hymne national aux habitants, et inciter la foule à crier « vive la révolution ! ».

Alfonso Benitez était à la tête du peloton qui entra officiellement pour la première fois à Santa Clara. Il y entra en chevauchant un beau et puissant cheval noir, comme le faisait Alexandre le Grand lors de ses nombreuses conquêtes. L'après-midi venait de s'annoncer. Il faisait chaud et lourd, et une mouche à la cuirasse verte et luisante n'arrêtait pas de se poser sur le bord épais de ses narines. Elle se fichait royalement de ses gesticulations grossières qui essayaient en vain de la chasser et trouvait toujours le moyen d'atterrir avec grâce sur son gros nez. « Putain de mouche de merde! » pesta-t-il.

Il n'était pas le seul Ministre du cortège. À ses côtés, le Ministre de l'Agriculture Alvaro Uribe venait en personne observer les plantations de cannes qui donnaient naissance au divin rhum. Le capitaine del Horno, ses deux lieutenants et quelques autres militaires cavalaient derrière.

La ville s'était parfaitement organisée pour cacher son lourd secret et être en mesure d'accueillir ses illustres visiteurs. "Vive la Révolution" et "Ensemble jusqu'à la victoire" étaient peints en rouge sur chaque porte et sur chaque fenêtre. Les portraits du Général Burgos avaient été brûlés, et de belles plaques de marbre fraîchement gravées remplaçaient les anciennes dans les places, les rues et les bâtiments portant le nom du Président déchu. La nouvelle bannière se hissait fièrement sur le toit de la mairie, et des rubans à ses couleurs décoraient les commerces et les arbres.

Le maire attendait l'arrivée du peloton à l'entrée de la ville. Il était accompagné de José Vasquez et du père Felipe Garcia, tandis que les habitants, au taquet, longeaient la route qui menait à la désormais place de la Révolution.

Yamen Manai, *La Sérénade d'Ibrahim Santos*, 2011